

chons à notre intérêt ultime, lequel dépasse le niveau de la désignation réciproque et même celui du pouvoir, pour atteindre la profondeur où l'imagination est constituante. Contrairement au stade de la distorsion, où les expressions s'excluent les unes les autres, les expressions de la fonction constitutive ne sont pas exclusives. Plus nous creusons en deçà des apparences, plus nous approchons d'une sorte de complémentarité des fonctions constitutives. Les symboles qui règlent notre identité ne proviennent pas seulement de notre présent et de notre passé mais aussi de nos attentes à l'égard du futur. S'ouvrir aux imprévus, aux nouvelles rencontres, fait partie de notre identité. L'« identité » d'une communauté ou d'un individu est aussi une identité prospective. L'identité est en suspens. Par conséquent, l'élément utopique en est une composante fondamentale. Ce que nous appelons « nous-mêmes » est aussi ce que nous attendons et ce que nous ne sommes pas encore. C'est le cas même si nous parlons, avec Geertz et d'autres, de la structure de l'identité comme d'une structure symbolique : comme le signale Geertz, nous pouvons différencier les « modèles de » des « modèles pour ». Les « modèles de » regardent vers ce qui est, mais les « modèles pour » regardent en direction de ce qui devrait être conformément au modèle. Le modèle peut refléter ce qui est, mais il peut également frayer la voie à ce qui n'est pas. Cette dualité peut être constitutive de l'imagination elle-même. Comme je l'ai suggéré, elle se reflète non seulement comme idéologie et comme utopie, mais aussi en art, comme tableau et comme fiction.

Mon analyse de l'utopie et de l'idéologie est une analyse régressive de la signification. Elle n'est pas une analyse des idéal-types, mais plutôt une phénoménologie génétique au sens proposé par Husserl dans les *Méditations cartésiennes*. Cette méthode nous permet d'atteindre le niveau de la description sans nous situer hors des connexions qui relient l'idéologie et l'utopie. Une phénoménologie génétique s'efforce de creuser sous la surface de la signification apparente jusqu'aux significations plus fondamentales. L'effort consiste à reconnaître la revendication d'un concept, qui est à première vue un simple outil polémique, pour tenter de légitimer le concept.

Au moment de conclure ces pages sur l'idéologie et l'utopie, je voudrais faire quelques remarques sur le statut de ces réflexions, et me demander si elles peuvent elles-mêmes éviter d'être idéologiques et utopiques. Tel était, vous vous en souvenez, le paradoxe affronté par Mannheim. Ma conviction est que nous sommes tous jours pris dans cette oscillation entre idéologie et utopie. Il n'y a pas de réponse au paradoxe de Mannheim, sauf à dire que nous devons essayer de guérir la maladie de l'utopie à l'aide de ce qui est sain dans l'idéologie — son élément d'identité qui est, encore une fois, une fonction essentielle de l'existence — et tenter de guérir la rigidité, la pétrification des idéologies par l'élément utopique. Mais il est trop simple de répondre que nous devons garder l'enchaînement dialectique. Nous devons plutôt nous laisser attirer dans le cercle et ensuite tenter d'en faire une spirale. On ne peut éliminer l'élément de risque d'une éthique sociale. Nous parions sur un certain ensemble de valeurs et nous tentons ensuite d'être conséquents par rapport à elles : la vérification est donc une question qui concerne l'ensemble de notre vie. Nul ne peut y échapper. Celui qui prétend avancer en étant exempt de jugements de valeur ne trouvera rien. Comme l'énonçait Mannheim lui-même, celui qui n'a ni projets ni objectifs n'a rien à décrire : il n'a pas non plus de science à laquelle il puisse faire appel. En un sens, ma réponse est fidéiste mais, pour moi, c'est un aveu de simple honnêteté que de l'admettre. Je ne vois pas comment nous pouvons affirmer que nos valeurs sont meilleures que celles des autres, sauf qu'à risquer sur elles notre vie tout entière, nous avons l'espoir de réaliser une vie meilleure, de voir et de comprendre les choses mieux que les autres.

Pourtant, même avec cette réponse, nous courons encore, semble-t-il, le danger d'être entièrement captifs du fait que toute idéologie, quelle qu'elle soit, est ce qui nous oriente. Mannheim, rappelons-le, répondait à cela en distinguant le relativisme et le relationnisme. Il affirmait qu'il n'était pas relativiste mais relationniste. Sa position était que si notre perspective est suffisamment large, nous pouvons voir comment les diverses idéologies reflètent des points de vue limités. Seule l'amplitude de notre vision nous affranchit de l'étroitesse d'une idéologie. C'est, nous